

## Vues d'ensemble

---

Numéro 248, avril-juin 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47533ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (248), 58–63.



## AMU

Le premier long métrage de Shonali Bose est avant tout un film sur la quête des origines qui, tout en plaçant l'héroïne (Konkana Sen Sharma toute en retenue) dans un contexte social et géographique aux multiples facettes, se veut également un drame causé en partie par les maux de l'histoire. Le 31 octobre 1984, l'assassinat du premier ministre de l'Inde Indira Gandhi provoque des émeutes anti-Sikh entraînant la mort de milliers de fidèles à Delhi. Cet événement sert de toile de fond à un premier film qui, malgré quelques légers défauts dans la mise en scène, demeure aussi envoûtant que sans compromis.

C'est par le biais de quelques significatifs et émouvants retours en arrière que Bose illustre cette page tragique de l'histoire de l'Inde de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, stratégie d'autant plus réussie qu'elle s'intègre parfaitement bien à une fiction racontant les débuts d'un profond amour entre la principale protagoniste et un étudiant, d'abord réticent, insensible à la fougue de la jeune fille, mais qui finit par céder, surpris par son engagement politique sincère et pertinent.

Mais *Amu* est aussi une des rares fictions en provenance de l'Inde prouvant que le cinéma de ce pays peut être autre chose que *Bollywood*. Il n'est pas surprenant qu'en 2005, la FIPRESCI lui ait attribué le Prix du jury au Festival international du film de Bombay.

ÉLIE CASTIEL

■ Inde / États-Unis 2005, 102 minutes — Réal. : Shonali Bose — Scén. : Shonali Bose — Int. : Konkana Sen Sharma, Yashpal Sharma, Brinda Karat, Ankur Khanna, Chaiti Ghosh, Aparna Roy — Dist. : A-Z Films.



## BLACK SNAKE MOAN

Une jeune femme multiplie les aventures. Son copain s'est engagé dans l'armée. Un matin, un vieux fermier la trouve sur le bord de la route, le visage tuméfié. Il la soigne. Il apprend qu'elle est une traînée. Et il décide de la remettre sur le droit chemin, en l'enchaînant à un radiateur jusqu'à ce qu'elle cesse d'être nymphomane.

Une histoire abracadabrante ? Pas pour Craig Brewer, le réalisateur de *Black Snake Moan*. Son film précédent, *Hustle & Flow*, décrivait les relations entre un petit proxénète et ses femmes tout aussi paumées, qui étaient dévastées quand il était arrêté pour meurtre. On est loin des personnages édifiants. Dans le monde de Brewer, pour se sortir de la pauvreté, les hommes doivent poursuivre leurs rêves malgré les faiblesses de leurs femmes, femmes qui ont un rôle essentiel de muses, mais qui restent les inconnues menaçantes de toute l'équation.

Comme le monde que décrit Brewer est le Sud profond, on peut lui donner le bénéfice du doute — même s'il est issu de l'élite de la Côte Est. Ce qui le sauve, c'est le style : ses gros plans, déjà intéressants dans *Hustle & Flow*, sont plus soignés. La musique, qui le fascine tellement, est bien intégrée à l'intrigue dramatique. Certaines poses de Samuel Jackson ou de Christina Ricci sont archétypales.

MATHIEU PERREAULT

■ États-Unis 2006, 115 minutes — Réal. : Craig Brewer — Scén. : Craig Brewer — Int. : Samuel L. Jackson, Christina Ricci, Justin Timberlake, S. Epatha Merkerson, John Cothran, David Banner, Michael Raymond-James — Dist. : Equinox.



## BREACH

Le 19 février 2001, Robert Hanssen, un agent respecté du FBI, est arrêté pour une affaire de contre-espionnage. Il aurait servi de taupe à la Russie. Inspiré du récit authentique de la plus grande atteinte à la sécurité dans l'histoire des États-Unis, ce drame psychologique envoûtant retrace les diverses tractations qui ont mené à son arrestation. Le deuxième long métrage de Billy Ray (*Shattered Glass*) dévoile plus particulièrement l'enquête interne effectuée par une jeune recrue embauchée pour faire tomber l'agent double.

Inutile de chercher les scènes d'action dans ce film, *Breach* interpelle surtout grâce à son intrigue riche en explications. Car il s'agit bien ici d'une joute psychologique entre un vieux renard expérimenté et son subalterne, dont la mise se jouera sur une histoire de confiance et de trahison. Mais tant de discussions semblent par moments nuire au rythme du récit, ce qui, malheureusement, peut déstabiliser.

Malgré ces quelques lacunes, *Breach* s'avère néanmoins un thriller efficace. On reconnaîtra surtout le talent de ses interprètes, dont Chris Cooper, stoïque et bouleversant dans la peau du traître, ainsi que Ryan Phillippe, qui campe avec brio un homme sur la ligne de tir. À noter également, Caroline Dhavernas, dont la présence se fait de plus en plus remarquer au cinéma américain, juste dans le rôle de la femme du jeune agent.

PIERRE RANGER

■ BRÈCHE — États-Unis 2007, 110 minutes — Réal. : Billy Ray — Scén. : Adam Mazer, William Rotko, Billy Ray — Int. : Chris Cooper, Ryan Phillippe, Laura Linney, Caroline Dhavernas, Gary Cole, Denny Haysbert, Kathleen Quinlan — Dist. : Universal.



## ENFERMÉS DEHORS

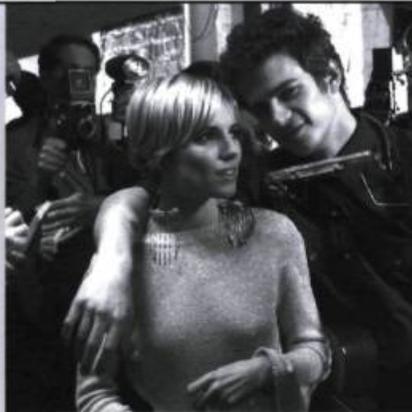
Il y a quelque chose d'immensément tendre et affectueux dans le regard que pose Albert Dupontel sur le monde. Et pourtant force est de souligner que sa fiction aussi *chaplinesque* que *tatiennne* réside en une accumulation d'incidents rocambolesques, de maladroites circonstancielles, de quiproquos émouvants, de silences foudroyants et de rires aussi bruyants que colorés.

Cette histoire de clochard qui se fait flic, bien entendu par pur hasard, n'est pas sans rappeler l'univers muet de Charlot, là où le laissé-pour-compte joint les rangs de la société ne serait-ce que l'espace d'un court moment. Il y a aussi une histoire d'amour, ici avec une vendeuse dans un magasin porno qui cherche désespérément à retrouver sa fille. Folie absurde, gags inattendus, petits jeux de massacre, clins d'œil aux grands moments de la comédie, tout est là et mis de l'avant par un Albert Dupontel en grande forme, à la fois désespéré et heureux, agressif et tendre.

Car **Enfermés dehors** est aussi un hommage majestueux au burlesque, à ses codes bien précis, et même à ses excès. Ici, le comique français prend une autre dimension, se laisse prendre délibérément au piège, et assume sa nouvelle condition. Visuellement, on a droit à un film obsessionnel qui suit les règles de l'art du montage, du découpage et des transitions avec une précision remarquable. À quand le prochain Dupontel ?

ÉLIE CASTIEL

■ France 2005, 89 minutes — Réal. : Albert Dupontel — Scén. : Albert Dupontel — Int. : Albert Dupontel, Claude Perron, Nicolas Marié, Hélène Vincent, Roland Bertin, Yolande Moreau — Dist. : TVA.



## FACTORY GIRL

Marilyn du pop art, Edie Sedgwick s'est fait connaître aux côtés du provocant Andy Warhol. Elle était riche, belle et éduquée, elle aimait l'art et être une superstar, puis elle est morte d'une surdose de drogue avant d'atteindre la trentaine. **Factory Girl**, de George Hickenlooper, a pour ambition de réhabiliter, à sa façon et sans concessions, le personnage et la femme qu'était Sedgwick.

Dans son ensemble, le récit est concis, efficace et illustre bien la montée et la chute de cette icône dont tous semblent abuser impudiquement. Les performances équilibrées de la distribution, avec au premier plan celles de Sienna Miller et de Guy Pearce, contribuent à l'efficacité de la trame narrative.

Que nous aimions ou non ce long métrage plutôt tendancieux, il a le mérite de pointer quelques zones grises autour de l'intouchable Warhol. Et plus généralement, cette œuvre affirme que la génialité d'un artiste ne devrait pas nous faire passer outre son égocentrisme.

Évidemment, lorsqu'il est question de qualités, la frontière entre les faits et les ragots est difficilement définissable; **Factory Girl** en fait la triste preuve. En somme, cette critique mordante aurait été mieux servie sans son mélange ambigu de mépris et de fascination pour le numéro un du pop art.

DOMINIC BOUCHARD

■ États-Unis 2006, 96 minutes — Réal. : George Hickenlooper — Scén. : Aaron Richard Golub, Captain Mauzner — Int. : Sienna Miller, Guy Pearce, Hayden Christensen, Jimmy Fallon, Jack Amiri, Tara Summers, Mena Suvari, Shawn Hatosy, Beth Grant, James Naughton, Edward Herrman, Illeana Douglas, Mary Elizabeth Winstead, Don Novello — Dist. : Alliance.



## THE GOOD GERMAN

**The Good German** est un hybride très singulier qui redouble d'audace en abordant frontalement le langage et l'histoire du 7<sup>e</sup> art. Et c'est sans complaisance que Steven Soderbergh joue des différents codes formels qui ont fait la réputation du film noir, de l'âge d'or de Hollywood et du néoréalisme italien. La direction artistique a fait preuve de talent en recréant, en studio, un Berlin en ruine que l'on dirait voisin de l'authentique filmé par Rossellini dans son inestimable **Germania anno zero**. Puis, que dire de l'utilisation nostalgique d'une pellicule tolérant peu les écarts de luminosité qui donne une ville surexposée, un peu fantomatique et marquée de forts contrastes ?

Il reste que pour le spectateur qui ne se laisse pas obnubiler par un travail formel brillant, le récit manque décidément de mordant. Alors, le bémol réside derrière cet emballage implacable. Soderbergh présente des personnages peu incarnés — Clooney et Blanchett ont déjà fait mieux — qui conduisent à demi-pas une intrigue bancale. L'après-guerre, le complot, la violence et l'escroquerie sont autant de thèmes qui servent essentiellement l'exercice formel. Le jeu conserve le sérieux de l'époque, mais en perd son charme. C'est donc providentiellement qu'une musique signée Thomas Newman vient ponctuer de quelques crescendo la psychologie des personnages.

DOMINIC BOUCHARD

■ États-Unis 2006, 105 minutes — Réal. : Steven Soderbergh — Scén. : Paul Attanasio, d'après le roman de Joseph Kanon — Int. : Jack Thompson, John Roeder, George Clooney, Tobey Maguire, Cate Blanchett, Dominic Comperatore — Dist. : Warner.



## HANNIBAL RISING

Après avoir fait frissonner les cinéphiles avec l'effroyable **Silence of the Lambs** en 1991 et interpellé quelques irréductibles par la suite (**Hannibal**, 2001, et **Red Dragon**, — 2002), Hannibal Lecter revient aux sources et révèle comment il est devenu un tueur en série dans ce quatrième épisode. Cinquième, si l'on compte **Manhunter** (1986), où il apparaissait pour la première fois. Résultat : sans être à la hauteur du film avec Anthony Hopkins et Jodie Foster, **Hannibal Rising** recèle tout de même quelques surprises et captive l'intérêt du spectateur.

Inspiré de son propre roman, le scénario de Thomas Harris relate la jeunesse de Hannibal, de son enfance traumatisante, où il a vu ses parents mourir et sa petite sœur dévorée par d'abominables truands pendant la Deuxième Guerre mondiale, à sa vie de jeune médecin déterminé à venger sa famille.

On pourrait critiquer longtemps la pertinence d'une énième suite sur la course sanguinaire d'un tel meurtrier. Mais il ne s'agit pas à proprement parler d'un film d'horreur où se succèdent des scènes d'une gratuité éhontée. Par sa photographie somptueuse, sa mise en scène originale et son récit bien ficelé, **Hannibal Rising** tente d'expliquer les réelles motivations du personnage et clôt adroitement le récit de la vie du plus célèbre cannibale au cinéma. En espérant, bien entendu, que cette aventure soit vraiment la dernière...

PIERRE RANGER

■ **HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL** — France / Grande-Bretagne / États-Unis 2007, 117 minutes — **Réal.** : Peter Webber — **Scén.** : Thomas Harris, d'après son roman éponyme — **Int.** : Gaspard Ulliel, Gong Li, Rhys Ifans — **Dist.** : Alliance.

## JE PENSE À VOUS

Diane vit avec Hermann, un éditeur qui s'apprête à publier un roman de Worms, son ex-amant. Elle découvre, indignée, que ce livre parle d'elle.

Worms surprend une rencontre fortuite entre Hermann et Anne, son ex-amante. Sans être vu, il les photographie avec son téléphone portable et envoie la photo à Diane. Les choses vont se complexifier à l'envi jusqu'à se terminer par un suicide.

Dans un Paris étrangement distant, des hommes et des femmes pas vraiment sympathiques se rendent la vie inutilement compliquée sans réussir à nous émouvoir ni même à nous intéresser. On avait un bon sujet : dans quelle mesure un écrivain doit-il dire toute la vérité ?

Ce sujet n'est que posé, jamais traité. Acteurs et actrices sont irréprochables, les images élégantes, la mise en scène froide. Si quelques séquences frôlent le ridicule, c'est le scénario qui en est responsable, accumulant clichés et invraisemblances.

Et on se prend à regretter l'auteur de **Rien sur Robert**, un film qui avait du charme et un réel sens de l'humour, qualités cruellement absentes de **Je pense à vous**.

D'autant plus que, ô ironie, c'est Pascal Bonitzer qui, invité par les derniers Rendez-vous du cinéma québécois, donnait la Leçon de scénario.

FRANCINE LAURENDEAU

■ France 2006, 82 minutes — **Réal.** : Pascal Bonitzer — **Scén.** : Pascal Bonitzer, Marina de Van — **Int.** : Édouard Baer, Géraldine Pailhas, Marina de Van, Charles Berling, Hippolyte Girardot — **Dist.** : K-Films.

## THE LAST KING OF SCOTLAND

Peter York publiait en 2006 un livre où il répertoriait les dictateurs les plus « cool » de la planète, *Dictator Style : Lifestyles of the World's Most Colorful Despots*. Le nouveau film de Kevin Macdonald n'est peut-être pas aussi clair quant à ses intentions, il n'en reste pas moins qu'il insiste lui aussi beaucoup sur le côté coloré et charismatique du chef d'État sanguinaire Amin Dada.

L'image séquencée, nerveuse, affectée de nombreux zooms, rappelle les techniques du vidéoclip. Ce traitement vient malheureusement « tronquer » la fabuleuse prestation de Forest Whitaker, par ses effets de caméra qui nous éloignent de sa performance intense.

Le dictateur ougandais nous est introduit par un jeune médecin écossais en quête d'aventure sur le continent africain. Ce point de vue occidental ne s'embarrasse par d'une figure usée : celle du jeune médecin candide qui veut sauver le monde. Nicolas tourne vite le dos à la médecine tiers-mondiste et devient un privilégié du système, jusqu'au jour où il s'attire les foudres du dictateur fou...

Forest Whitaker est intense, maniaque, tourmenté, en sueur comme toujours, l'œil fou, la réplique assassine, dangereuse. Il nous tient sur le qui-vive. Une performance comparable à celle de Daniel Day-Lewis avec son Bill The Butcher dans **Gangs of New York**, mais qui cette fois est dûment récompensée par un Oscar. Pour une rare fois que le vilain l'emporte à Hollywood, réjouissons-nous...

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ Angleterre 2006, 121 minutes — **Réal.** : Kevin Macdonald — **Scén.** : Jeremy Brock, d'après le roman de Giles Foden — **Int.** : Forest Whitaker, James McAvoy, Simon McBurney, Gillian Anderson, David Oyelowo, Kerry Washington — **Dist.** : Fox.



## LA MALÉDICTION DES FLEURS DORÉES

Pour son dernier long métrage, **La Malédiction des fleurs dorées**, Zhang Yimou n'a pas lésiné sur les moyens. Son budget de près de 45 millions de dollars a fait de cette œuvre le film le plus dispendieux de l'histoire du cinéma chinois à ce jour. Même si le précédent, **Riding Alone for Thousands of Miles**, semblait inaugurer un cycle de création plus introspectif, il apparaît qu'aujourd'hui le réalisateur préfère revenir aux grandes fresques historiques qui ont fait sa renommée. **La Malédiction des fleurs dorées** suit donc la lignée de **Hero** et du **Secret des poignards volants**, mais avec un je-ne-sais-quoi de plus fastueux qui lui a valu l'Oscars des meilleurs costumes lors de la dernière cérémonie.

Malgré toute cette pompe déployée à grands frais, le cinéaste déçoit. Tout d'abord, parce qu'à vouloir trop montrer, il sacrifie cruellement la profondeur. Avec des films comme **Ju Dou** et **Raise the Red Lantern**, on a connu un Zhang Yimou plus complexe et intrépide.

La dynastie Tang est sur le point de s'effondrer et la menace mongole se fait de plus en plus sentir dans l'Empire du milieu. Mais tout cela n'inquiète nullement la famille royale qui continue de s'entre-déchirer dans les couloirs secrets de la Cité interdite. La trame narrative — trop complexe pour un film dont le principal souci réside dans un esthétisme idéalisé à outrance — rappelle les tragédies grecques, l'envergure en moins.

ISMAËL HOUDASSINE

■ **MAN CHENG JIN DAI HUANG JIN JIA** — Chine 2006, 114 minutes — Réal. : Zhang Yimou — Scén. : Zhang Yimou — Dir. art. : Yee Chung Man — Int. : Chow Yun-Fat, Gong Li, Chou Yay, Liu Ye, Ni Dahong — Dist. : Métropole.



## MUSIC AND LYRICS

Marc Lawrence n'a jusqu'à maintenant réalisé que des petites comédies légères sans prétention. Il n'est donc pas étonnant qu'après **Miss Congeniality 2**, le cinéaste revisite le genre. Or, malgré une trame narrative parfois prévisible, son dernier long métrage est néanmoins efficace et des plus charmants.

**Music and Lyrics** raconte l'histoire d'un *has been*, chanteur populaire des années 80, qui tente de relancer sa carrière lorsqu'une vedette montante le charge de lui composer un succès. L'homme trouvera la parfaite mélodie du bonheur au moment où il fera la rencontre d'une botaniste en herbe plutôt inspirée.

Avec ses quiproquos sur l'amour et l'amitié entre hommes et femmes, le film évoque par moments l'humour tendre et la complicité des interprètes de **When Harry Met Sally** de Rob Reiner. Hugh Grant et Drew Barrymore forment ici un duo irrésistible, possédant tous les deux à la fois la gestuelle et le sens du *timing* idéal qu'exige toute bonne comédie. Leur jeu ne fait pas pour autant de ce film une comédie hilarante, mais a au moins le mérite de nous faire sourire.

Avec en prime quelques critiques sur le milieu du *showbiz*, et plus particulièrement sur celui de la musique populaire, **Music and Lyrics** s'avère tout simplement un bon divertissement. Marc Lawrence signe ici un film d'un cran supérieur à ses autres longs métrages.

PIERRE RANGER

■ **COUPLE ET COUPLETS** — États-Unis 2007, 96 minutes — Réal. : Marc Lawrence — Scén. : Marc Lawrence — Int. : Hugh Grant, Drew Barrymore, Brad Carrett, Haley Bennett — Dist. : Warner.



## NE LE DIS À PERSONNE

Huit ans ont passé depuis que Margot a été sauvagement assassinée. Son mari Alex ne cesse de ressasser le souvenir de son amour perdu. Pourra-t-il un jour élucider les circonstances particulières entourant la mort de celle qu'il aimait tant ? Un courriel anonyme l'incite à poursuivre son enquête.

Deuxième long métrage de Guillaume Canet (**Mon idole**), **Ne le dis à personne**, tiré du best-seller de Halan Coben, est habilement scénarisé, exploitant la trame d'un polar. Le spectateur est amené peu à peu à découvrir les différentes clés de l'intrigue où chaque personnage joue un rôle déterminant. Alex serait-il le meurtrier ? Ses amis en savent-ils davantage qu'ils ne le laissent croire ? La famille de Margot est-elle impliquée dans cette mascarade ? Tout au long du récit, il est impossible de deviner le dénouement.

Outre le côté suspense, la passion dévorante qui unit les deux protagonistes sert de fil conducteur au long métrage. Cette liaison, en décalage avec l'histoire, donne au film tout son éclat. François Cluzet (vibrant) et Marie-Josée Croze (touchante, malgré un petit rôle) commandent le respect.

Il faudra assurément porter une attention particulière à ce drame où la photographie envoûtante et la technique épousent à souhait la complexité du scénario. Lauréat de quatre César bien mérités (dont ceux du meilleur acteur et du meilleur réalisateur), **Ne le dis à personne** procure de grands moments de cinéma.

PIERRE RANGER

■ France 2006, 125 minutes — Réal. : Guillaume Canet — Scén. : Guillaume Canet, Philippe Lefebvre, d'après le roman *Tell No One* de Harlan Coben — Int. : François Cluzet, Marie-Josée Croze, André Dussolier, Kristin Scott-Thomas, Nathalie Baye, Jean Rocheford, Maria Hands — Dist. : Séville.



## NOS VOISINS DHANTSU

Rarement dans le cinéma, un titre aura résumé un film par un cliché aussi simplet. En affublant leur long métrage d'un jeu de mot que la plupart auront vite fait de comprendre (nos voisins d'en dessous ?), le duo Béland-Lefebvre annoncent déjà avec ce film qu'ils ne feront pas dans la grande intelligence cinématographique. Cela étant dit, si on est prévenu, pourquoi pas ?

Les deux abrutis (ils s'assument) s'envolent pour le Japon et, de là, se laissent aller à toutes les pitreries possibles. En s'inspirant de la grande lignée des **Jackass** — en beaucoup plus gentillet — et autres turpitudes, Réal Béland et Stéphane K. Lefebvre ont passé près de deux semaines dans le pays du soleil levant en y dépensant un budget de 1,1 million de dollars. Il faut les voir draguer une geisha affublés d'un costume de clown totalement grotesque et somme toute assez représentatif ou bien être témoin de leur tentative désespérée d'ouvrir à l'aide d'un matelas un distributeur situé dans une rue nipponne pour se convaincre qu'il n'y a rien de mieux au fond que de rire un bon coup. Mais encore faut-il que cela fonctionne...

Les adultes regretteront vraisemblablement leur adolescence, âge qui leur aurait permis d'aller apprécier entre chums une heure trente de gags impertinents. S'il existe quelque chose à retirer de **Nos voisins Dhantsu** du réalisateur Alain Chicoine, on le trouvera sans doute dans l'impassibilité des Japonais face aux idioties de nos deux compères. Une réaction à méditer.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Canada [Québec] 2007, 92 minutes — Réal. : Alain Chicoine — Int. : Réal Béland, Stéphane Lefebvre, Paul Arcand, Stéphane Gendron, Pierre Lebeau — Dist. : Christal.



## THE NUMBER 23

Un homme honnête, à l'existence banale, voit sa vie bouleversée lorsqu'à la lecture d'un roman (*Number 23*), il ne parvient plus à différencier la réalité de la fiction. Rapidement, il plonge dans un climat de paranoïa qui finit par déteindre sur les membres de sa famille. Le polyvalent réalisateur Joel Schumacher s'est donné pour mandat de traduire cette frontière liminale entre le vécu et l'imaginé. Le film table donc sur notre plaisir coupable à croire, pour un instant, au paranormal : le nombre 23 posséderait des pouvoirs... Mais cette paranoïa numérique, même si elle recèle quelques moments forts, se révèle inégale dans son ensemble.

Parce que les scènes romanesques sont ultra-stylisées — pour ne pas dire surfaites —, l'univers surréel bascule sans relâche dans l'irréel. Cette allégorie, incarnée par un jeu marqué et un décor d'influence gothique, a le défaut de nous maintenir à distance, en surface, ce qui nuit au caractère halluciné et angoissant du film. Outre le style et le ton, il y a les personnages (et non l'interprétation) qui souffrent d'un manque de crédibilité — le gentil père de famille qui refoule en un tournemain sa personnalité démoniaque et la femme qui, sans même réfléchir, pardonne tout à son mari meurtrier. Cela dit, la trame narrative est fluide et originale. Au final, **Number 23** est un intrigant et divertissant film gothico-policier.

DOMINIC BOUCHARD

■ LE NOMBRE 23 — États-Unis, 95 minutes — Réal. : Joel Schumacher — Scén. : Fernley Phillips — Int. : Jim Carrey, Virginia Madsen, Logan Lerman, Danny Huston, Lynn Collins, Rhona Mitra, Michelle Arthur, Mark Pellegrino, Paul Butcher, David Stifel, Corey Stoll, Ed Lauter, Troy Kotsur, Walter Soo Hoo, Patricia Belcher — Dist. : Alliance.



## PARTITION

Vic Sarin ne semble pas avoir trop de chance au grand écran. Lui-même né au Cachemire, il a voulu mettre en images une fiction tournant autour de la partition de l'Inde en 1947, à la suite de quoi bien des musulmans s'exilent au Pakistan.

L'idée de confronter un homme et une femme à l'histoire est une bonne idée de scénario. Suivant les codes narratifs du cinéma bollywoodien, ici sans chants ni danses, Sarin réduit le film à environ deux heures au cours desquelles se confrontent physiquement et moralement deux façons de voir la vie et le monde, deux fois religieuses qui se croient l'une supérieure à l'autre.

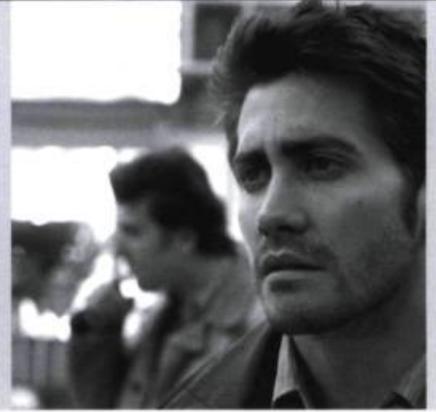
Mais à partir de ce canevas, le cinéaste n'a malheureusement pas évité le mélodrame, créant un malaise irritant auprès des spectateurs qui s'attendent à une réflexion beaucoup plus approfondie sur le sujet.

Les deux principaux comédiens s'en tirent du mieux qu'ils peuvent, même si dans le cas de Kristin Kreuk, il est difficile de croire qu'elle est musulmane.

Avec **Partition**, Vic Sarin a échoué une nouvelle version de Roméo et Juliette qui aurait pu s'avérer, vu le sujet en leitmotiv, une œuvre intense et essentielle. Sans oublier que les dialogues, quel que soit l'endroit où on se trouve, sont uniquement en anglais. Dommage que le cinéaste ait pris une décision aussi embarrassante que saugrenue.

ÉLIE CASTIEL

■ Canada / Afrique du Sud / Grande-Bretagne 2006, 116 minutes — Réal. : Vic Sarin — Scén. : Vic Sarin, Patricia Finn — Int. : Jimi Mistry, Kristin Kreuk, Neve Campbell, John Light, Irfan Khan, Madhur Jaffrey — Dist. : Séville.



## SAUF LE RESPECT QUE JE VOUS DOIS

Sur une route aussi déserte qu'obscur, une voiture en chasse une autre. Qu'en est-il? Les séquences qui vont suivre nous conduisent dans les méandres d'une grande entreprise, véritable ogre vorace qui broie les âmes, déshumanise l'individu, comme s'il s'agissait d'un sol sacré où l'on se voue à des sacrifices.

Il y a aussi un drame humain que la cinéaste montre avec une finesse et une élégance des plus troublantes: silences assourdissants, calmes stridents, gestes incongrus, regards à la fois dociles et attisés. Il y a François (extraordinaire Olivier Gourmet), être vulnérable à qui un événement insoutenable fait ouvrir les yeux. Et Clémence, sa femme (sublime Dominique Blanc), discrète, réticente, mais en même temps bouleversante. Et puis Lisa (intense Marion Cotillard), jeune fille perdue, sans travail, sans liens affectifs, mais vivante.

Pour rendre cet univers crédible, Fabienne Godet procède par gestes mouvementés, parfois même violents. Elle montre le déchirement, l'émotion, la déception et surtout l'enfermement d'un homme face à l'inévitable: peur du chômage, d'être exclu, du conflit, de la soumission aux règles établies, peur de toutes ces lois internes qui finissent par anéantir l'individu.

Avec **Sauf le respect que je vous dois**, Fabienne Godet a réussi une fable urbaine contemporaine où les interrogations sur notre rapport au travail n'ont jamais été aussi actuelles et cruciales. Un film prenant au calibre retentissant.

ÉLIE CASTIEL

■ France 2005, 90 minutes — Réal.: Fabienne Godet — Scén.: Fabienne Godet, Juliette Sales, Franck Vassal — Int.: Olivier Gourmet, Dominique Blanc, Julie Depardieu, Manon Cotillard, Jeffrey Barbeau, Jean-Michel Portal — Dist.: K-Films Amérique.

## VENUS

Un vieil acteur de second plan excentrique et aux propos libidineux apprend qu'il est atteint d'un cancer. Croyant son avenir compromis, il voit soudainement sa vie basculer au contact d'une jeune manipulatrice. Telle est en résumé la prémisse de cette merveilleuse comédie dramatique mettant en vedette l'incroyable Peter O'Toole.

Réalisé par Roger Michell (**The Mother, Notting Hill**), **Venus** trace le portrait poignant d'un homme à l'apogée de sa vie entouré de ses amis. Entre des scènes humoristiques parfois désopilantes et quelques commentaires ironiques sur le métier d'acteur, on y découvre les réflexions de plusieurs vieillards sur la solitude, la maladie, la souffrance et la mort alors qu'ils dressent le bilan de leur existence.

Crédible et touchant, Peter O'Toole porte le film sur ses frêles épaules et interprète l'un des plus grands rôles de sa carrière, à la mesure de son immense talent. Il est dommage toutefois qu'il n'ait pas remporté l'Oscar pour cette prestation mémorable. Huit fois en nomination, l'acteur irlandais aurait bien mérité un tel honneur.

Quoi qu'il en soit, **Venus**, grâce à son scénario ingénieux et aux prestations hors pair de ses comédiens, se révèle un bon petit film attachant et rondement mené sans effet ni artifice. Tout à fait l'idée qu'on se fait d'un *feel-good movie* intelligent.

PIERRE RANGER

■ Grande-Bretagne 2006, 95 minutes — Réal.: Roger Michell — Scén.: Hanif Kureishi — Int.: Peter O'Toole, Leslie Phillips, Jodie Whittaker, Vanessa Redgrave — Dist.: Alliance.

## ZODIAC

Dans cet interminable exposé de crimes irrésolus survenus en Californie, David Fincher — **Alien 3** (1992), **Seven** (1995), **Fight Club** (1999) — nous impose une structure narrative incomplète, indécise et confuse. Pourtant coscénarisée par l'auteur du livre qui a inspiré le scénario, la proposition ne tient pas la route.

Qui est le personnage principal? Robert Greysmith, le dessinateur du *San Francisco Chronicle* qui poussera son obsession pour le tueur à en perdre son travail et sa famille? Son collègue Paul Avery, journaliste qui terminera sa course seul, alcoolique et ruiné? Le duo de policiers qui mène l'enquête ou encore le mystérieux Zodiac lui-même?

Le film est tellement truffé de scènes inutiles, de répliques bancales et de détails insignifiants que l'on pourrait croire que le monteur est parti en vacances à la deuxième bobine et que le CCM (coiffure, costume, maquillage) l'a rapidement suivi.

Comment un personnage peut-il porter le même manteau pendant 30 ans? Pourquoi nous mettre un sous-titre indiquant 1983 et voir à l'écran un calendrier de 1980? Et que dire des gros plans texturés aux grains de fond de teint?

La production a quand même dépensé 65 millions de jolis dollars américains! Il n'y a pourtant rien pour nous captiver plus d'une demi-heure. Faites le calcul.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ LE ZODIAQUE — États-Unis 2007, 157 minutes — Réal.: David Fincher — Scén.: James Vanderbilt et Robert Grayson — Int.: Jake Gyllenhaal, Robert Downey Jr, Mark Ruffalo, Anthony Edwards, Rhonda Marie Alston — Dist.: Paramount.